

CACHÉ 301A

AFFAMÉE

RAVEN LEILANI

Traduit par Nathalie Bru

cherche
midi

AFFAMÉE

Raven Leilani

AFFAMÉE

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Nathalie Bru

VICE ÉCHOIC

Vous pouvez consulter notre catalogue général
et l'annonce de nos prochaines parutions sur notre site :
www.cherche-midi.com

Collection dirigée par Claro, Arnaud Hofmarcher
et Marie Misandeau

© **Raven Leilani, 2020**

Titre original: *Luster*

Éditeur original: Farrar, Straus and Giroux

© **le cherche midi, 2021**, pour la traduction française
92, avenue de France
75013 Paris

Mis en pages par Soft Office

Dépôt légal: février 2021

ISBN 978-2-7491-6743-5

ISSN 2740-3009

À ma mère

1

La première fois, on le fait tout habillés, à notre bureau, sur notre temps de travail, dans la lumière bleue de l'ordinateur. Il est *uptown*, en train de gérer un nouveau lot de microfiches rares et moi, je suis *downtown*, dans mon box, chargée des corrections d'un nouveau manuscrit de la série « Le labrador détective ». Il me raconte ce qu'il a mangé au déjeuner, puis me demande si je peux enlever discrètement ma culotte. Sa ponctuation est impeccable. Il me dit qu'il est gourmand, me parle de *berlingots* et d'*abricots*. La zone de texte vide laisse le champ libre à tout un tas de possibles. Bien sûr, j'ai peur que le service informatique prenne la main sur mon ordinateur, ou que mon historique me coûte une nouvelle convocation à la DRH. Mais le risque. L'excitation d'une troisième

paire d'yeux. Et l'idée que quelqu'un, revenant de sa pause déjeuner plein d'un doux optimisme de circonstance, pourrait tomber sur notre échange et voir toute la tendresse avec laquelle Eric et moi avons bâti notre petit monde privé...

Dans son premier message, il me signale quelques coquilles sur mon profil et m'annonce qu'il est marié mais en couple libre. Ses photos sont naturelles et sans prétention - une un peu floue de lui endormi sur le sable, une autre prise de dos, où il est en train de se raser. C'est cette dernière qui me touche. Le carrelage sale et la vapeur velouteuse qui se dissipe. Son visage dans le miroir, grave et concentré. Je l'enregistre sur mon téléphone pour la regarder plus tard dans le métro. Des femmes la voient par-dessus mon épaule et sourient. Je leur laisse croire qu'il est à moi.

À part ça, je n'ai pas eu beaucoup de succès avec les hommes. Je ne cherche pas à me plaindre. J'expose juste des faits. Un autre fait : j'ai des seins superbes, et ils ont déformé ma colonne vertébrale. Mais encore : je touche un salaire de misère. J'ai du mal à me faire des amis, et les hommes se lassent quand je parle. Ça part toujours bien, pourtant, jusqu'à ce que je raconte trop en détails l'histoire de ma torsion des ovaires ou celle de mon loyer. Eric, lui, est différent. Deux semaines après le début de notre correspondance, il me parle du cancer qui a ravagé la moitié de sa famille maternelle.

D'une tante qu'il adorait, qui préparait des potions de chanvre et de poils de renard. On l'a enterrée avec une poupée qu'elle avait confectionnée avec des feuilles de maïs. Il me raconte aussi avec tendresse les lieux de son enfance, les parenthèses de terres agricoles entre Milwaukee et Appleton, les parulines polyglottes et les cygnes siffleurs qui venaient picorer des graines dans son jardin. Quant à moi, je m'en tiens à mes bons souvenirs. La cassette VHS de *Spice World* à mes cinq ans, la Barbie fondue au micro-ondes un jour où j'étais seule à la maison. Évidemment, le contexte de mon enfance - *boys bands*, barquettes déjeuner, *impeachment* de Bill Clinton - ne fait que souligner notre différence d'âge. Eric est chatouilleux sur le sujet, il se plie en quatre pour combler cet écart de vingt-trois ans. Il me suit sur Instagram, laisse sous mes posts d'interminables commentaires. Des remarques sincères sur la lumière qui éclaire mon visage, mâtinées d'argot internet périmé. Un soulagement, comparé aux avances imbitables des hommes plus jeunes.

Il faut un mois avant que nos emplois du temps s'alignent. Nous essayons de nous voir avant mais il y a toujours un empêchement. Ce n'est qu'un des aspects par lesquels sa vie diffère de la mienne. Des gens ont besoin de lui, et parfois en urgence. Et moi aussi, entre les annulations de dernière minute, je me rends

compte que j'ai besoin de lui. Tellement besoin de lui que la soif s'exprime dans mes rêves sous des formes délirantes - longues étendues de déserts jaunes, cathédrales frangées de mousse dégoulinante. On ne s'est même pas encore rencontrés que je suis déjà prête à n'importe quoi. Il a choisi un parc de loisirs. Nous nous arrêtons sur un mardi. Quand il se présente chez moi, au volant de sa Volvo blanche, j'en suis encore à chercher mon sourire le plus approprié. J'essaie trois robes avant de trouver la bonne. Je noue mes tresses et mets de l'eyeliner. Il y a de la vaisselle dans l'évier et une odeur envahissante de saumon qui n'a rien à voir avec moi. Je panique à l'idée qu'il pourrait vouloir monter. J'enfile des sous-vêtements tellement recherchés qu'on dirait plutôt un tas de ficelle et me cale devant le miroir. Je me dis, *Tu es une femme désirable, pas une douzaine de gerbilles coincées dans une enveloppe de peau.*

Il s'est garé en double file. Adossé à la voiture, il me regarde sortir sans bouger. Il me fixe, une étincelle dans le regard. Il a les cheveux plus foncés que je croyais, d'un noir si opaque qu'il a l'air bleu. Le visage tellement symétrique que c'en est presque indécent, malgré son sourcil plus haut que l'autre qui donne à son sourire un côté légèrement narquois. C'est le deuxième jour de l'été et aucun des pouvoirs de la ville - circulation

dense, brume chargée d'urine remontant du caniveau à ses pieds - n'a d'effet sur lui. Je lui tends la main en essayant de ne pas avaler ma langue et je me sens bizarre. Bien sûr, il y a la tension. En personne, c'est un vrai papa, l'air sévère et sur ses gardes, à peine adouci par sa légère calvitie. Mais ça n'a rien à voir avec ça, rien à voir avec le fait que je cherche au-delà de sa bouche sensuelle et de son nez légèrement de travers une confirmation qu'il est aussi stressé que moi. Non. Simplement, il est huit heures quinze du matin et je me sens bien - heureuse. Je ne suis pas dans le métro, ligne A, direction uptown, le nez dans des effluves de cornichons tièdes, à me dire que j'aimerais mieux être morte.

– Edie, lui dis-je en tendant la main.

– Je sais, répond-il.

Ses longs doigts s'enroulent autour des miens, trop indolemment. Je nous voulais plus extravertis, l'attirer vers moi pour le prendre naturellement et franchement dans mes bras. Au lieu de quoi cette poignée de main molle, et mon regard qui fuit, cette capitulation immédiate et prévisible. Puis vient le pire moment d'une première rencontre en plein jour avec un homme, celui où on le voit qui nous voit, le quart de seconde où il décide si l'éventuel cunnilingus sera enthousiaste ou sans conviction. Il ouvre la portière. Il y a un dé bleu en peluche suspendu au rétroviseur. Un sachet de

bonbons entamé sur le siège passager. Sur internet, ses messages étaient sans fard, pleins d'une sincérité cafouilleuse. Mais maintenant, comme on s'est déjà raconté les histoires qu'on se raconte la première fois, engager la conversation est plus difficile. Il évoque la météo, on se met à parler réchauffement climatique. Quelques banalités sur le fait qu'on va tous brûler vifs, et nous sommes arrivés.

Difficile de faire abstraction de la différence d'âge au cœur des rococoterics de l'enfance. Les ballons Titi, la mascotte Taz avec ses yeux en plastique sans âme, les glaces multicolores. Dès l'entrée, je vis comme une insulte la haute teneur en fructose du soleil du parc. C'est un endroit pour les enfants. Il m'a emmenée dans un endroit pour les enfants. Je scrute son visage pour savoir si c'est une plaisanterie ou s'il angoisse à l'idée des maigres vingt-trois ans que j'ai passés sur Terre.

La différence d'âge ne me gêne pas. Bien sûr, les hommes mûrs ont une situation financière plus stable et une compréhension différente du clitoris, mais il y a surtout le déséquilibre des pouvoirs, une drogue puissante. L'enfermement dans des limbes insoutenables entre leur désintérêt et leur expertise. La panique que leur cause l'indifférence grandissante du monde. Leur colère et leur échec en tant qu'adultes qui

s'engouffrent tout entiers dans nos corps réduits à des chairs élastiques et rutilantes.

Sauf que pour lui, tout ça a l'air nouveau. Pas simplement le fait d'avoir à son bras une autre que sa femme, plus jeune de plusieurs décennies, mais une femme qui se trouve être noire. Je le sens dans la prudence avec laquelle il dit *Afro-Américaine*. Dans son refus absolu de prononcer le mot *noir*. En règle générale, j'essaie d'éviter les dépucelages de ce genre. Je ne peux pas être la première Noire d'un Blanc. Je ne peux pas supporter les morceaux de rap conscient maladroitement chantonnés, l'argot forcé, l'arrogance des hommes roses en chemise kenté. Sur le chemin du vestiaire, nous passons devant un type et son fils qui vomissent derrière un Bugs Bunny en carton. En ouvrant mon casier, je trouve une couche de bébé. Eric appelle un agent d'entretien. Il me dit qu'il est désolé. On dirait qu'il s'excuse non seulement pour la couche mais aussi pour la façon dont les choses sont en train de tourner dans cet endroit qu'il a choisi. Je m'en veux. Je m'en veux parce que mon premier instinct est de vouloir gérer ses sentiments, plutôt que de suggérer une autre destination. Et parce que nous allons tous les deux devoir endurer ma tentative de lui prouver tout au long de la journée que oui, vraiment je m'amuse ! Et que non, ce n'est pas sa faute !

Un mois, c'est trop long pour des conversations en ligne. En un mois, mon imagination a eu le temps de se déchaîner. Vu son usage libéré du point-virgule, je m'étais dit que le rendez-vous allait bien se passer. Mais tout est différent dans la vraie vie. Je n'ai pas autant de repartie, pour commencer. Pas le temps de peser chacun de mes mots ou de ciseler une réplique aux petits oignons sur Notes. Et puis il y a la chaleur corporelle. Ces détails inexprimables liés à la proximité d'un homme, ce truc sauvage et doux sous leur eau de toilette, et parfois cette impression qu'il n'y a pas de blanc dans leurs yeux. La folie d'un homme, profonde et surrénale, la vulnérabilité de sa retenue. Je la sens sur moi et en moi, comme si j'étais possédée. Sur internet, nous faisons tous les deux un effort pour combler les blancs. Avec optimisme, avec ce genre de désir ardent qui égaie et qui déforme. On partageait d'hypothétiques dîners chics, on discutait des rendez-vous chez le médecin qu'on craignait de prendre. À présent, il n'y a plus de blancs et quand il commence à m'enduire le dos de crème solaire, c'est à la fois trop peu et trop.

– Ça te va comme ça ? demande-t-il.

Son haleine est chaude sur ma nuque. J'acquiesce en marmonnant, m'efforçant de faire de ce contact davantage que ce qu'il est. Il est doué de ses mains, cela dit. Elles sont chaudes et larges et douces et je

n'ai pas baisé depuis des mois. L'espace d'un instant, je suis sûre que je vais pleurer, ce qui n'a rien d'étonnant car je pleure partout et souvent, et en particulier à cause de ce spot de publicité complètement décadent pour la chaîne de restaurants italiens Olive Garden. Je m'excuse et cours aux toilettes pour me rassurer face au miroir : il y a des choses plus graves que ce moment. Le redécoupage des circonscriptions électorales, par exemple. Ou les grosses boîtes de généalogie qui revendent mes prélèvements ADN à l'État.

Bien sûr, reste à garder son sex-appeal en dégringolant du ciel. À l'instar de la plupart des Blancs qui savourent leurs boîtes de haricots dans les bois sans se laisser décourager par la preuve fécale du récent passage d'un ours affamé, Eric conçoit sa mortalité et la chair moelleuse de son corps comme purement accessoires. Moi, en revanche, je suis pleinement consciente des multiples façons dont je pourrais mourir. De sorte que lorsque le jeune employé du parc rabat mon harnais sur moi avant de retourner paresseusement aux manettes, je songe à tout ce que je n'ai pas fini - le pot de glace à la pistache dans mon congélateur, la branlette et demie restante dans mon vibromasseur presque à plat, mon coffret DVD de l'émission pour enfants *Mister Rogers' Neighborhood*.

L'enthousiasme d'Eric est contagieux. Au bout de deux tours, je commence à m'amuser et pas seulement parce que mourir m'exonère du remboursement de mes prêts étudiant. Il me prend la main et m'entraîne vers la première voiture, visiblement assez consciencieux dans son usage du parc pour avoir payé le supplément coupe-file. Le temps de me baisser pour refaire mes lacets, je le trouve en pleine conversation avec la mascotte Porky au sujet des opportunités d'emploi pour un débutant aux archives.

– Nous avons toujours besoin d'un service client de qualité, dit-il en plaquant son numéro de téléphone contre la moufle en feutre rose de Porky.

Nous embarquons pour la troisième fois sur les montagnes russes les plus hautes du parc et il hurle comme si c'était la première. Il hurle vraiment. Sans retenue aucune. Au départ, ça me rebute, puis je m'aperçois que j'aime ça. J'aime vraiment beaucoup ça. Je ne sais pas si c'est la dissonance, cette puérilité de petite fille inversement proportionnelle à sa masse, ou ma jalousie de le voir capable de s'émerveiller comme ça – sa terreur jubilante, cette volonté de vivre le familier comme si c'était nouveau. Le genre de joie sans vergogne qui me fait dire que je pourrais ouvrir ma peau comme on ouvre un manteau et lui montrer tout ce qui suinte à l'intérieur. Mais pas encore. Il y a de la tristesse dans sa ferveur, dans son côté un peu factice,

comme s'il avait quelque chose à prouver. Au sommet, il se tourne vers moi. Le vent lui griffe les cheveux. Je me vois en miettes au fond de ses yeux. Ça fait mal, tout d'un coup, d'être si ordinaire, si ouverte à lui, alors qu'il me regarde en faisant comme si je n'étais pas juste la version bas de gamme d'un bolide italien.

– J'aimerais que tous les jours soient comme aujourd'hui, lance-t-il juste avant la descente la plus terrifiante du tour, alors qu'on nous retient volontairement entre ciel et Terre, histoire de nous offrir tout le loisir d'anticiper la chute.

Dessous, le parc allume ses lumières. Tout ce que je veux, c'est qu'Eric ait ce qu'il désire. Je veux être l'inverse d'exigeante et compliquée. Je ne veux aucune friction entre son fantasme et ma vraie nature. Je veux tout ça et rien de tout ça. Je veux du cul tiédasse et ordinaire, je veux qu'il n'arrive pas à bander, je peux pouvoir parler ouvertement de mon syndrome de l'intestin irritable, je veux que notre besoin mutuel de consolation nous lie. Je veux qu'on se dispute en public. Et quand on se disputera en privé, je veux qu'il me cogne peut-être sans le faire exprès. Je veux nous voir embrasser ensemble une carrière d'ornithologues amateurs longue et productive, et je veux qu'on se découvre cancéreux au même moment exactement. Puis je me souviens de sa femme, le manège bascule et nous tombons.

Malgré moi, j'ai passé la journée à penser à sa femme. J'aimerais la savoir surinvestie dans les brigades de surveillance du voisinage. Et ce serait rassurant d'apprendre qu'elle fait l'étoile de mer pendant l'amour. Peut-être aussi qu'elle est sympa. Possible qu'elle n'ait sincèrement aucun problème à savoir son mari en compagnie d'une fille dotée de seize fois plus d'ovules viables qu'elle. Il se pourrait qu'elle soit féline, en phase avec la rétrogradation de Vénus et adepte des déodorants naturels. Une femme si peu menacée par toutes les New-Yorkaises réunies qu'elle a donné sa bénédiction sans conditions à la meute nubile pour baiser sa moitié.

Quelques tours de manège plus tard, Eric et moi enchaînons par un saloon en carton-pâte étonnamment bien pourvu en osier. C'est le seul restaurant du parc autorisé à servir de l'alcool. Au-dessus du bar trône la grosse moustache en néon de Sam le Pirate. Une serveuse avec un chapeau de cow-boy jette deux menus poisseux sur la table. Elle nous indique les plats du jour d'une voix qui dans un même élan nous signale que notre unique responsabilité en tant que clients de sa section est d'aller nous faire foutre sans tarder. Jusque-là, nous avons traversé la journée côte à côte. Maintenant, Eric est face à moi et ça fait presque mal. Son attention pleine et entière me brûle.

– Tu t’amuses ? demande-t-il.

– Oui, je crois.

– Parce que pour être honnête, j’ai du mal à te décrypter, alors que d’habitude je suis doué.

Je finis ma bière en essayant de ne pas montrer ma joie d’apprendre que rien, ni mon état de manque, ni mon dégoût, n’a disparu.

– Tu es distante, dit-il.

Et toutes les gamines fourrées sous mon trench jubilent.

Être distante relève d’une inclination naturelle, d’un choix. Rien à voir avec la fille de Bushwick nettoyant une boîte de thon à coups de langue.

– Je suis un livre ouvert, je réponds, songeant à tous les hommes qui ont trouvé ledit livre illisible.

Avec eux, j’ai commis des erreurs. Je me suis jetée à leurs pieds quand ils ont voulu partir. Je les ai poursuivis dans le couloir de mon immeuble avec un flacon de Listerine en disant, Je peux être un roman de plage, je peux tirer un trait sur toutes ces clauses, s’il te plaît, je vais corriger.

Alors je fais de mon mieux pour rester de marbre. Aussi longtemps que je peux, j’essaie de donner l’impression qu’il y a de la sagacité dans mon silence, et non la peur de dire quelque chose d’embarrassant.

– Tu vois quelqu’un d’autre ? demande-t-il.

– Non. Ça me rend moins désirable ?

– Non, est-ce qu'être marié me rend moins désirable ?

– Au contraire, dis-je, en me demandant si je ne commence pas à me livrer un peu trop, si c'était une erreur de lui avouer qu'il est le seul.

Personne ne veut ce que personne ne veut. Il flotte une odeur tenace d'herbe, de toilettes et de pop-corn. Un homme au bar pleure doucement à côté d'un ours en peluche géant. Pour la première fois, il me vient à l'esprit qu'Eric a peut-être choisi cet endroit pour être certain de ne croiser aucune connaissance.

– Ça m'a plu que tu me demandes si je m'amusais, j'ajoute.

– Pourquoi ?

Il fronce les sourcils et je m'aperçois que j'ai déjà vu ça, qu'il a suffi de quelques heures pour que ses expressions me deviennent familières. Songer que nous n'allons faire qu'avancer dans la relation maintenant, sans jamais plus retourner à l'anonymat relatif d'internet, me donne envie de me rouler en boule. Je déteste me dire que j'ai peut-être agi deux fois de la même façon, qu'en me regardant, il a pu déceler un schéma de comportement et décidé si oui ou non il pouvait le supporter de nouveau. Je n'ai aucun moyen d'être sûre que nous luttons à armes égales. Certains hommes ont au moins la décence de vous guider tout

de suite vers leurs travers. Pas Eric. Tout ce que j'ai vu de lui, je veux le voir à nouveau. Comme ce froncement de sourcils vaguement paternel, sa désapprobation délicate.

– Parce que j'ai senti que tu attendais vraiment ma réponse, ce n'était pas juste une question qu'on pose quand on s'attend à un oui.

– Quel genre de question ?

– Du genre : tu as joué ?

– À quoi tu réponds oui, même si la réponse est non ?

– Évidemment.

– Tu n'es qu'une petite menteuse, alors ?

J'ai envie de répondre oui. Oui, je suis une menteuse.

– Tu ne mens jamais pour éviter de vexer, toi ?

– Jamais.

– Intéressant, je lui dis.

Bien sûr, que la vie lui ait octroyé la possibilité d'être franc ne mérite pas qu'on s'y arrête. Pas plus que son incapacité à concevoir les choses autrement. Il nous a mis sur un pied d'égalité. Il n'a pas songé aux mensonges qu'on profère pour survivre, à la gentillesse de la chose feinte, que j'illustre à présent, en mangeant ce hot-dog truffé de bactéries. C'est la première fois que je le comprends un peu. Il croit que nous sommes pareils. Il ne se rend pas compte à quel point je me force.

– Tu peux être toi-même avec moi, tu sais, dit-il, et je me retiens de lui rire au nez.

– Merci, je lui réponds, mais il ne le pense pas, je le sais.

Il veut que je sois moi-même à la façon d'un léopard dans un zoo. Inerte, attendant sa pitance. Pas à l'état sauvage, un tendon entre les dents.

– Et si je ne te fais pas jouir, je veux que tu me le dises, ajoute-t-il en attrapant la note.

– Donc on va faire l'amour ? Tout se passe bien alors ?

– Ce n'est pas ton avis ?

Alors qu'on regagne la voiture, il se met à pleuvoir. Une pluie fine mais inattendue. Et dans le parc, le feu d'artifice de clôture est déjà bien entamé. On s'arrête sur le parking pour assister au bouquet final. Aux dahlias blancs, il me prend dans ses bras. Je pose le front contre sa chemise, humide de transpiration et de chlore. On n'a pas pu sécher de la journée. Il me touche la nuque et ses doigts restent là.

Dans la voiture, l'intérieur des vitres est humide. Il enclenche les essuie-glaces et se met torse nu. Le sourire qui accompagne son geste montre qu'il est mal à l'aise, et ça me donne envie de m'asseoir sur son visage. Je m'y suis préparée. J'ai choisi cette robe

parce qu'elle est facile à enlever. Mais il démarre et nous quittons le New Jersey pour retourner en ville. Je regarde les lueurs du bas-côté clignoter sur sa peau. Il y a étonnamment peu de circulation. Le bras à l'extérieur, il chantonne avec la radio d'une voix douce et assurée. « *Could Heaven Ever Be Like This* », d'Idris Muhammad. Un titre sorti en 1977, quand il avait trois ans. Je chante avec lui le moins bizarrement possible, mais ça reste plutôt bizarre malgré tout.

– Comment tu la connais ? demande-t-il, et j'ai envie d'avoir l'air cool. J'ai envie de dire que j'ai trouvé le vinyle dans une boutique, au beau milieu du rock progressif. Pas que je l'ai entendue samplée dans deux morceaux différents, et qu'entre 2003 et 2006, j'ai passé mon temps sur des forums à essayer de l'identifier. J'ai envie de lui dire que « *Spring Affair* » de Donna Summer est le seul morceau qui m'a permis de survivre à 2004, mais je ne lui ai rien dit des événements de cette année-là dans notre correspondance.

– J'adore le disco, dis-je, alors il sourit et monte le son.

C'est comme ça que nous pénétrons en ville, portés par la fin des années 1970. Il a une conduite souple, une main sur le volant, et je sais que je suis presque chez moi quand l'air commence à puer. On se gare le long du trottoir. Il baisse la musique et me redemande si je me suis bien amusée.

– Oui, je dis, les oreilles encore pleines du vent de l'autoroute.

– Tu n'as pas intérêt à me mentir, me prévient-il.

Et sa main se pose sur ma cuisse. Sous le haut de ma robe. S'enroule contre ma nuque. Il n'y a pas de chorégraphie perceptible dans ses caresses et il est tellement silencieux que je ne l'entends même pas respirer. En revanche, mes sens réagissent à la moindre fluctuation atmosphérique dans la voiture : la station de radio se perdant dans le vague bourdonnement de la bande FM, qui s'en va et qui revient, laissant sourdre des enceintes, contre la danse paresseuse de ses doigts, une voix huileuse de DJ présentant les morceaux, le plafonnier, le faible halo de lumière autour de sa tête, ses yeux grands et vifs.

– Je veux que tu me sucés les doigts, dit-il.

– D'accord, je réponds en en prenant un dans ma bouche.

Puis deux. Puis trois. Et tout d'un coup, il les replie et me tire vers lui par mes dents du bas.

– Petite salope, me dit-il avant de me libérer.

– Monte.

– Pas ce soir. Je t'emmène au restaurant jeudi.

– D'accord, dis-je, mais je suis gênée.

Toute la journée j'ai attendu de le baiser. J'ai rangé ma chambre et acheté trois boîtes de pilules du lendemain. Je sors de la voiture et lui fais au revoir pendant

qu'il s'éloigne. Dans l'escalier, j'ai déjà décidé que je n'irais pas bosser demain matin, que je passerais la nuit à me masturber goulûment devant Top Chef.

Sauf que mon vibromasseur est à plat. Je cherche partout des piles de rechange, mais aucune de celles que je trouve n'existe en deux exemplaires. Alors j'essaie avec mes doigts, mais juste au moment où je sens venir l'orgasme, un cafard traverse le plafond. Dans le miroir, je m'aperçois que j'ai perdu un faux cil. J'espère que c'est récent, que je n'ai pas passé toute la journée à me promener l'œil tombant et maculé de colle. Ça m'embarrasse de voir tout ce que j'ai fait pour me préparer à sa visite. La brosse à dents supplémentaire, les œufs et l'eau pétillante achetés pour notre brunch post-coïtal. Je me fais une omelette que je mange dans le noir. Je repense à sa tête quand il avait ses doigts dans ma bouche. À son ricanement, suspendu dans la pénombre bleutée.

Je cherche mes tubes de peinture et les trouve presque tous secs. Je n'ai rien peint depuis deux ans, mais pleine d'optimisme, j'ai toujours gardé un sac de peinture. Il y a une souris morte au fond du sac, je ne sais pas depuis combien de temps. Parce que pendant deux ans, j'ai peu à peu poussé tout mon matériel hors de ma vue. Je me réveillais de rêves où j'avais les mains

pleines d'huile et de térébenthine, mais avant de me brosser les dents j'avais déjà perdu l'inspiration. La dernière fois que j'ai peint, j'avais vingt et un ans et le Président était noir. J'avais davantage de sérotonine et moins peur des hommes. Entre-temps, le cyan et le jaune ont durci. Il me faut de l'eau chaude pour les mélanger. Je travaille avec la peinture, laisse l'acrylique sécher, et quand ça ne va pas, je recommence. Je reste aussi fidèle aux proportions que possible. Je mélange treize tons de vert, et cinq de pourpre dont je n'ai pas besoin. Mon couteau à palette se casse en deux. À presque cinq heures du matin, j'ai une reproduction passable du visage d'Eric. De la pente de son nez dans la douce lumière rouge du tableau de bord. Je rince mes pinceaux et regarde l'aube arriver dans sa forme urbaine enfumée. Quelque part dans Essex County, Eric est au lit avec sa femme. Ce n'est pas que je veux exactement ça, avoir un mari ou un système d'alarme pour la maison qui durera aussi longtemps que notre couple sans jamais se déclencher. Non, c'est juste qu'il y a parfois des heures grises et anonymes, comme maintenant. Des heures où je suis désespérée, affamée, des heures où je sais comment une étoile devient du vide.